

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \) Item247. Val -Richer, Vendredi 16 août 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

247. Val -Richer, Vendredi 16 août 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Europe\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Grèce\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Prusse\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1839-08-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°262/274-276

Information générales

Langue Français

Cote 650-651, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Tenez pour certain que nous nous ne pensons pas à autre chose, qu'à maintenir le statu quo en Orient. Nous ne demanderions pas mieux que de le maintenir tout entier : nous serions volontiers, là, aussi stationnaires que M. de Metternich. Mais quand nous voyons tomber quelque part de l'édifice, et quelqu'un sur place qui essaye d'en faire une nouvelle maison, nous l'approuvons, et tâchons de l'aider, ne pouvant mieux faire. C'est ce qui nous est arrivé en Grèce, en Egypte ; ce qui nous arriverait partout où viendrait un autre Méhémet Ali. Sans compter que ce pays-ci a le goût du mouvement de la nouveauté des parvenus gens d'esprit que partout où il les rencontre, il prend feu pour eux, et que son Gouvernement est bien obligé de faire un peu comme lui. Ce que nous ne voulons pas, c'est que Constantinople se démembre au profit de Pétersbourg ou de Vienne. Et notre principale raison de ne pas le vouloir, c'est que le jour où cela arriverait, il faudrait que quelque chose aussi, vers le Rhin ou les Alpes se démembrât à notre profit. Nous pressentons que nous serions forcés de vouloir ceci, qu'on nous casserait aux oreilles qu'il faut le vouloir, et nous n'avons nulle envie d'être mis au défi de courir cette grande aventure ou de passer pour des poltrons si nous ne la courons pas. Nous sommes pacifiques, très pacifiques, et nous ne voulons pas être poltrons.

Je dis nous, le pays. Voilà toute notre politique sur l'Orient. Et pour soutenir cette politique là, on pourrait nous faire faire beaucoup de choses. Nous regarderions comme un acte de prudence des combats sur mer, au loin, pour éviter une guerre continentale et à nos portes. Nous souhaitons, le statu quo en Orient parce qu'il nous convient en Occident. Le démembrément de l'Empire turc, c'est pour nous le remaniement de l'Europe. Le remaniement de l'Europe personne ne sait ce que c'est. Et nous sommes un pays prudent, très prudent, quoiqu'il ne soit pas impossible de nous rendre fous encore une fois, nous le sentons, et n'en voulons pas d'occasion. En tout ceci l'Angleterre pense comme nous et nous nous entendons très bien. Mais elle a une autre pensée qui n'est qu'à elle, et qui nous gêne dans notre concert. Elle ne veut pas qu'il se forme dans la Méditerranée aucune Puissance nouvelle ; ayant des chances de force maritime et d'importance commerciale Elle ne le veut pas, et pour la Méditerranée elle-même, et pour l'Inde. De là son inimitié contre la Grèce et contre l'Egypte ; inimitié qu'elle voudrait nous faire partager, ce dont nous ne voulons pas n'ayant point d'Inde à garder, et ne craignant rien pour notre commerce dans la Méditerranée. L'Angleterre voudrait s'enchaîner, et nous enchaîner avec elle au statu quo entier, absolu, de l'Empire Ottoman. Nous ne voulons pas, parce que nous ne le croyons pas possible, parce que nous n'y avons pas un intérêt aussi grand, aussi vital que l'Angleterre ; parce que l'entreprise si nous nous en chargions ensemble pèserait bientôt sur nos épaules plus que sur les siennes et nous compromettrait, bien davantage en Europe. Voilà par où nous nous tenons et par où nous ne nous tenons pas l'Angleterre et nous. En ce moment l'Angleterre nous cède ; elle renonce à poursuivre son mauvais vouloir contre l'Egypte. Elle y renoncerait, je crois très complètement, si elle était bien convaincue que de notre côté nous tiendrions bon avec elle pour protéger contre vous soit le vieux tronc, soit les membres détachés et rajeunis de l'empire Ottoman. Elle doute ; elle nous observe. Il dépend de nous de la rassurer tout-à-fait, et en la rassurant de lui faire adopter à peu près toute notre politique.

Vous savez l'Autriche. Jamais je crois, nous n'avons été si bien avec elle. Elle est bien timide ; elle est si peu libre de ses mouvements que la perspective de la moindre collision, même dans l'Orient et pour l'Orient seul, l'épouvante presque

autant que celle du remaniement de l'Europe. Cela se ressemble en effet un peu pour elle car elle tient à l'Orient et à l'Occident ; ses racines s'étendent des sources du Pô, bouches du Danube, et l'ébranlement va vite de l'une à l'autre extrémité. Cependant je crois que si elle y était forcée, si les habiletés dilatoires perdaient toute leur vertu, elle agirait avec nous, et qu'elle l'a à peu près dit. Si c'est vous-même qui pacifiez l'Orient, qui présidez à la transaction entre Constantinople et Alexandrie, qui donnez un trône au Pacha pour ne pas cesser de protéger vous-même le Sultan sur le sien, il n'y a rien à dire. Vous aurez bien fait, et nous n'en serons pas très fâchés. Vous aurez gardé votre influence ; nous aurons obtenu notre résultat.

N'est-il pas très possible que tout finisse ainsi du moins en ce moment, et que sous les mensonges des journaux, sous les fanfaronnades des Gouvernements, au fond nous agissions tous à peu près dans le même sens, n'ayant pas plus d'envie les uns que les autres de rengager les grands combats ? Je suis bien tenté de le croire. Samedi 9 heures Pas de lettre ce matin. Cela me déplaît toujours beaucoup et m'inquiète un peu. Adieu. Adieu à demain. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 247. Val -Richer, Vendredi 16 août 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-08-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1807>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Vendredi 16 août 1839

Heure 9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Du Bas-Rhin. Vendredi 16 Aout 1809⁵⁰

9 heures.

je vous, nous
elle est bien timide;
savons que la
sion, même dans
l'opposition presque
ent de l'Europe.
- pour elle, car
sident; les nations
bouches, des
rite de l'ame à
crois que, si elle
l'atmosphère perdure
avec nous, et

chez l'Orient,
entre l'ordre
donnez une force
de protéger
sion, il n'y a
y, et nous nous
une grande voie
au moyen résultat
ne finisse ainsi;
que vous, les
les, sans pourtant
une agitation, tou
n'ayant pas

Songez pour certain que, nous,
vous, ou personne, pas à autre chose qu'à maintenir
le statu quo en Orient. Nous ne demanderions pas
mieux que de le maintenir tout entier; avoir des
volontiers, là, aussi Patriotes que M. de Metternich
mais quand nous voyons tomber quelque peu de
l'ordre, et quelques-uns plus qui essaient de
faire une nouvelle maison, nous l'approfondissons &
l'achemine de l'aider, en pouvant mieux faire. C'est
ce qui nous est arrivé en Grèce, en Egypte, &
qui nous arriverait partout où viendrait un
autre Mohamed-ali. Sans compter que le pays
a le droit du mouvement, de la nouveauté, de
partir, que despot que partout où il se
rencontre, il prend feu pour eux, "que son
gouvernement est bien obligé de faire ce pour
comme lui. Ce que nous ne voulons pas, c'est
que Constantinople de détruire au profit de
Potsdam ou de Vienne. Et notre principal
maison de ne pas le vouloir, c'est que, le jour où
cela arriverait, il faudrait que quelque chose
aussi, vers le Rhin ou les Alpes, se détruirait
à notre profit. Nous pressentons que nous
devrons faire de voulus (ce), qu'en nous, le moins

aux oreilles qu'il faut le vendre, et nous n'avons
qu'à suivre d'ailleurs au degré de curiosité la
grande aventure qui le passe pour être politiques.
Si nous ne l'avons pas, nous sommes
pacifiques, très-pacifiques, et nous ne voulons pas
être politiques. Je dis, nous, le pays. Voilà toute
notre politique sur l'Orient. Si nous soutenons
cette politique-là, on pourra nous faire faire
beaucoup de chose. Nous regarderont comme un
acte de prudence de combattre les mœurs, ou bien,
pour éviter une guerre continentale et à nos portes.
Nous souhaitons le statu quo en Orient parmi les
mœurs courantes en Occident. Le démembrement de
l'empire Turc, c'est pour nous, le remaniement
de l'Europe. Le remaniement de l'Europe,
personne ne sait ce que c'est. Si nous sommes
un pays prudent, très-prudent, qu'il ne
soit pas impossible de nous accorder, au moins
une fois. Nous le voulons, et nous voulons pas
d'occasion.

En tout cas, l'Angleterre pense comme nous
et nous nous entendons très-bien. Mais elle a
une autre pensée qui n'est qu'à elle, et qui
nous gêne dans notre concert. Elle ne veut
pas qu'il se forme dans la Méditerranée
une puissance nouvelle, ayant de l'argent
de force maritime et d'importance commerciale.

Elle a le vo
même, et pour
la brise et le
nous faire fa
travaillant pour
rien pour ne
l'Angleterre
enchaîne au
de l'Empire
parce que no
nous, n'y ave
tard que l
si nous nous
bientôt sur
et nous dans
Europe.

Voilà p
nous ne nous
pas le souci
à pour nous
l'Egypte. Si
l'empire si
de mœurs. Et
pour protég
soit le duc
l'empire. Où
Il dépend de
ce en la ra

• Mission
nous voulons
que, pour nous
l'avenir
• nous ne pas
veut faire
• l'avenir
nous, au lieu
et à nos portes
• pas regarder
malheureusement le
meilleur
l'avenir, nous
nous donner
nous ne
ne faire encore
nous pas
• l'avenir nous
nous, elle a
elle, le qui
ne veut
l'avenir
elle, l'avenir
l'avenir

Elle ne le veut pas, et pour la Méditerranée elle-même, et pour l'Inde. De la Son inimitié contre la Grèce et contre l'Egypte ; inimitié qu'elle voudrait nous faire partager, le dont nous ne voulons pas, n'ayant point d'Inde à garder et ne craignant rien pour notre commerce dans la Méditerranée. L'Angleterre voudrait l'enchaîner, et nous l'enchaîner avec elle au利益 que nous, abolis, de l'Empire Ottoman. Nous ne voulons pas, parque nous ne le voyons pas possible ; parce nous n'y avons pas un intérêt aussi grand, aussi vital que l'Angleterre ; parque l'entreprise, si nous nous en chargeons, réussirait, finirait sur nos épaules plus que sur les Siennes, et nous compromettrait bien davantage en Europe.

Voilà par où nous nous tenons et par où nous ne nous tenons pas, l'Angleterre et nous. En ce moment, l'Angleterre nous aide ; elle renonce à poursuivre son mauvais voulue contre l'Egypte. Elle y renonçait, je crois, fin complétement. Si elle était bien convaincue que, de nos bds, nous tiendrons bon avec elle pour protéger contre vous soit le vien franc, soit le membre détaillé et rajouté de l'Empire Ottoman. Elle懂e ; elle nous observe. Il dépend de nous de la cassure tout à fait, et en la cassure, de lui faire adopter à peu

principale notre politique.

Mais savez l'Autriche. Jamais je crois, nous n'avons été si bien avec elle. Elle est bien timide; elle est si peu libre de ses mouvements que la perspective de la moindre collision, même dans l'Oriente et pour l'Oriente Sud, l'empêche de prêter autant que celle du renouvellement de l'Europe. Cela se ressent dans nos affaires peu pour elle, car elle bientôt à l'Oriente et à l'Occident; les relations d'Amérique des Souverains du Pérou touchent aux Dardanelles, et l'abandonnement va vite de l'Asie à l'autre extrémité. Cependant je crois que, si elle y était forcée, si les habiletés diplomatiques pourraient toute leur voile, elle agirait avec nous, et qu'elle l'a à propos dit.

Si c'est vous-même qui pacifiez l'Oriente, qui médiez à la transaction entre l'empereur et l'empereur d'Alexandrie, qui donnez un trésor au Pacha pour ne pas céder de protégés vous-même le Sultan sur le Soudan, il n'y a rien à dire. Vous, avez bien fait, et nous nous devons pas trop sauter. Vous, avez gardé votre influence; nous, avons obtenu notre sécurité. Mais il paraît possible que tout finisse ainsi, du moins, en ce moment, et que sous les meurtrages des journaux, sous les fanfaronnades de nos gouvernements, au fond nous agissions tous à peu près dans le même sens, n'ayant pas

deux, si peu le statu quo, mieux que de volontiers, l'autre. Mais quand on l'adifice, ce qu'il fait une mortification de l'autre. Je qui nous, qui nous avons autre. Méthode le goût de pacification, de concorde, de gouvernement comme lui. que Constantinople, Petersbourg et Berlin, de ne cela arriverait aussi, vers le à notre prochain, fort

plus d'envie le, que que le autre, de renoncer ¹⁵⁴ les
grands combats ? De suis bien tendre le cœur.

Samedi q hours.

Par ce lettre ce matin, telle me déplaist toujours
beaucoup et siingulière peu. Ainsi. Ainsi. à domai-

